

Un regard sur...

WEAVER-QUINTET d'Alexandre Roccoli par Annaëlle Toussaere

Partir du document. Un espace de rencontre. Couper à son tour. Tenter de dérouler le fil. Passer par le mythe du « tarentulisme » pour entrer en transe. Oublier l'objet.

Il ne s'agit pas de se réappropriier le geste ouvrier, de l'assimiler comme matière chorégraphique, mais plutôt d'en extraire la dimension historique pour explorer les différentes modalités d'un rite féminin. Le « tarentulisme » est en effet une maladie dont étaient supposément atteintes les tisseuses du Sud de l'Italie. Ces dernières se livraient alors à la tarentelle après avoir été « piquées » par les tarentules résidant dans leurs tissus.

Le spectateur est invité à visionner trois courts objets filmiques, contextualisation ou entrée en matière de la pièce d'Alexandre Roccoli, ensuite interprétée par trois danseuses, une compositrice électro-accoustique et une régisseuse lumière, afin de prendre tout d'abord connaissance du mythe contemporain qui la sous-tend.

Le premier propose une présentation évolutive, de l'atelier de tissage à la scène. Le pied chaussé de baskets se relève, se rabat mécaniquement vers le sol. La main parcourt les fils tandis que la caméra voyage entre les installations du métier à tisser, qu'il s'agisse de la perception de l'ouvri(è)r(e) ou d'une projection esthétique qui se fait transe à partir de l'aliénation du travail. Techno. Flash rouge et danse. [Les images sont extraites de la seconde pièce présentée par Roccoli à JUNE EVENTS, *Longing*.] Un entretien y fait suite, d'une ouvrière aujourd'hui retraitée, qui relate différents aspects de son métier. La dimension historique commence à s'affirmer. Le spectateur peut dans le même temps s'identifier, se projeter dans ce témoignage. La main, la sienne, passe à nouveau sur la table, comme pour parcourir le tissu. Une mémoire. Un geste. Dans le bus, j'entendrai « on aurait dit qu'elle [sa main] dansait ! ». Cependant, en prenant compte du public présent, l'horizon de l'ouvrière est loin, et les rires rappellent davantage un vécu d'écoute, de grand-parents, d'arrière grand-parents. Ah où est-ce qu'elle est ma canne ! Et puis on les amenait au four mais ça, je sais pas pourquoi. L'entretien se clôt alors sur « et puis ça a fermé ». Fin des ateliers de tissage, comme la fin d'une belle histoire, alors que c'est peut-être ici que tout aurait pu commencer. Une voix off de documentariste italien prend alors le relais. La distance prend ainsi le pas puisque le « tarentulisme » est abordé dans la perspective de passage du monde paysan à l'ère industrielle. En effet en 1996 un jeune ouvrier de 23 ans est transféré à l'hôpital de Milan car sa présumée morsure de serpent se serait aggravée car causée par une tarentule. Il aurait alors témoigné, qu'avant, cela aurait pu être soigné par la danse et la musique. Le documentariste précise que ce rite aurait à l'origine été initié entre femmes, pour s'affranchir y compris des contraintes sociales et familiales, dans un cadre autorisé donc, et plus particulièrement au printemps pour assouvir leur « besoin sexuel ». Elles utilisaient alors pour se préparer une plante grasse qui produit de petites fleurs bleues pour se lubrifier les yeux et les « mamelles » (termes de la traduction de l'italien en sous-titre français, énoncés par une interprète franco-italienne).

Je souhaite ajouter en écho à ce propos, que Frantz Fanon condamne ce type de danse dans *Les damnés de la terre* au chapitre « De la violence ». En effet les danses en cercle sont pour lui un moyen d'évacuation de la violence en puissance chez le colonisé (dans un contexte post-colonial à superposer dans le contexte des études de genres, et de lutte des classes, l'ouvrière étant à la fois femme et en bas de la hiérarchie sociale). Cette violence est alors « canalisée, transformée, escamotée », la danse évite les « confrontations très réelles et très immédiates » en « épuisant son affectivité » : « Le cercle de la danse est un cercle permissif » qui « protège et autorise ».

Il semblerait alors qu'Alexandre Roccoli n'ait pas fait le choix de cette dimension politique, et n'ait pas non plus utilisé directement son matériau documentaire, pour recomposer ce qui évoque un sabbat de sorcières, rythmé par l'actionnement des métiers à tisser, mis en musique par Deena Abdelwahed. Le regard, la présence des danseuses participent d'une adresse directe aux spectateurs, d'autant plus forte qu'en avant-scène. Si elles ne se sont pas nécessairement lubrifiées les yeux à leur tour, leur adresse est très calme, et ne présente aucune trace démonstratrice de folie. La contextualisation de cette pièce pourrait ainsi en partie desservir le matériau gestuel du métier d'ouvrier qui n'est pas activé ici, ou du moins dans une perspective davantage imaginaire, fantasmée, en défense plutôt à l'irrationalité propre au mythe. Le jeu sur les codes est alors tourné vers cette tentative de s'approprier le mythe du tarentulisme. Les ouvrières sont sublimées en corps jeune et vigoureux des danseuses, bien qu'elles conservent à certains moments des blocages, une raideur dans la tête, la jambe traîne, fermeture. Tout à la fois, les ouvrières ont elles aussi le droit de se faire danseuse. Leur signature : la singularité des regards, à la fois pluriels et tournés dans une direction. Le public sans médiation. Ni honte, ni dignité appuyée. Nous sommes juste là, présentes. Enveloppées du mystère qu'entoure la danse (le strange world de Laban).

La transe est ainsi construite en processus, ligne de conduite faite de ruptures, de rythmes variables, qui s'ouvre sur un duo à l'esthétique « classique », notamment connotée par la qualité des pas et l'accompagnement au piano, comme librement inspiré par la traditionnelle tarentelle pour accueillir le spectateur sur un terrain d'attente connu de lui. Les pas se font tours, prises de risques. Du grand jour, de la lumière, nous descendons dans l'obscurité. Elles dansent le métier à tisser. Coulissement, enchaînement réglé répété, glissement des fils, démêlement. Noir. Une troisième danseuse apparaît dans le fond de scène, de dos, immobile. Elle s'avance en avant scène, bras levés. La séance commence. Elle entame une marche de face, pas qui se croise, regard public, très fort. Le croisement des pas se fait progressivement contrainte, chute. Les trois se rejoignent. La cérémonie de sabbat peut commencer. Jette les têtes ! Des couteaux sonores secouent, plantent, tranchent. A l'unisson. Cogne, jette ! Fête.

Vêtues de noir, carrés de peau. Perdue dans la suie, regarde ce qui l'entoure, cherche à s'extirper. Mémoire du travail. Corps langoureux. Transe, puis plus rien. Tout est lourd, relâché. Murmures de Deena dans la pénombre. Murmure des femmes. Le spectateur aussi dans la chaleur, sent l'air chargé, écrasé depuis le sommet de la tête par le silence étouffant, insufflé de la bouche et de la langue qui parle au creux de son oreille.

Vie des femmes. Entre-soi secret du gynécée. Elles se confient, s'activent toutes à la fois chacune et ensemble. Voix se mêle. Chant qui souffle, se tait. La respiration aussi. A plat ventre l'araignée. Elle avance précautionneusement, se désarticule, se fait humaine raidie de la tête aux pieds, avance sur le dos.

Battle. Forme un cercle d'improvisation autour d'elle. L'araignée contamine les autres. Transe. Répétitive. Thème et variation. Tape, tape, tape, tape. Ici, là, et puis là, et encore là.

A nouveau le métier à tisser rythme. Elles même se tissent. Lier, délier, ouverture de bras pour repasser entre. Sur la techno. Le sabbat reprend dans une autre temporalité. Ralenti. Dilatation. Reprise de la techno. Silence.

Un chant simple s'accélère. L'éclairagiste et la musicienne. Elles dansent aussi. A leur ouvrage. Parle, parle pas. Isolations. Blocage. Fête reprend. Les cloches sonnent. Les métiers à tisser répondent en écho. Quelle heure ? Le temps s'arrête. Poses de statues. Glissement au sol. UN. Une masse. Stop. Rythme à l'intérieur de ce corps recomposé. L'imbrication de chair émerge, grandit. Une tête. Une fesse dans la lumière. Oui, lumière entre les jambes. Le sabbat sexuel. Les corps s'agitent les uns entre les autres, très vite. La lumière se rapproche, œil voyeur des spectateurs. Du corps sans organe sort, par la fesse, la seconde araignée, retournée sur le dos. La piqûre a infusé sous la peau. Déborde. A travers les yeux. Ligne de danse. Une musique traditionnelle italienne les conduit à leur rythme en farandole. Regard public.

Noir.

Annaëlle Toussaere

Réalisé le 19 juin 2017 dans le cadre du partenariat entre le festival JUNE EVENTS et l'association Anacrouse du département danse de Paris 8